

point encore les bruits assourdissants des trombones et des clarinettes classiques dont les phrases exacerbantes se ponctuent de formidables coups de grosse caisse et de grincements de cymbales. Point de cris, d'appels, non plus que de boniments; point de casques, de maillots pailletés ou de tutus défraîchis. Toutes ces insanités banales, ces gaités factices, ces éléments de fausses et grossières joies, tous ces trompe-l'œil, éternels pièges à gogos, reposaient dans les caisses d'accessoires ou dans les larynx fatigués des pitres, non débarbouillés encore.

La place ressemblait, à cette heure, bien plutôt à un camp de bohémiens, à une halte de tribu nomade qu'à un lieu de fête.

De toutes parts des hommes, des femmes et des enfants montaient, descendaient, tournaient entre les roulettes; ils étaient sales, dépenaillés et mal peignés. Des marmites près desquelles s'accroupissaient de vieilles femmes, fumaient sur des brasiers de bois.

Et tout cela grouillait, s'agitait avec des relents fades, parmi les fumées âpres, les écoulements d'eaux grasses.

Fil-d'Acier considérait attentivement ce tableau pittoresque mais peu engageant. Il essayait de se rendre compte à l'avance de la façon de vivre de ces gens dont il allait adopter la bizarre profession. Et l'esprit préoccupé, il s'absorbait quand une voix énergique l'arracha brusquement à sa contemplation :

— En voiture, messieurs, en voiture !

Il se dirigea rapidement vers son wagon dont la portière était restée entr'ouverte, puis au moment de monter il se retourna pour jeter un dernier coup d'œil sur la place. Tout à coup, il ressentit comme une commotion, il eut une sensation étrange, inexplicable.

Il venait de voir descendre d'un entre-côté un enfant pauvrement vêtu, âgé d'environ sept ans, et dont les traits, la physionomie le frappèrent tout de suite.

Comme son cher petit Gaston, celui-là avait les cheveux blonds et frisés — bien qu'ils fussent courts — les mêmes grands yeux bleus profonds, le même sourire exquis.

C'était aussi sa taille, quelque chose de son allure.

Mon Dieu ! serait-il possible que ce fut lui.

— Non d'une pipe ! grommela le sergent, si j'en étais sûr.

Il fit toutes ces réflexions tandis que le train se mettait en marche lentement, et maintenant, le corps penché à la portière, le regard avidement fixé sur l'enfant, il cherchait un indice certain, un trait particulier qui pût fixer son indécision.

Or, juste au même instant, l'enfant qui, par curiosité s'était approché de la barrière pour voir partir le train, sembla reconnaître à son tour le sergent.

Pendant une minute, il demeura les yeux agrandis et ardemment fixés sur celui qui, de son côté, le considérait avec tant d'avidité.

Et, comme si de ces regards croisés eût jailli une sorte d'attraction magnétique, une étincelle de divination, l'enfant tout à coup cria d'un accent désespéré :

— Pierre ! grand Pierre ! viens me reprendre !

Mais Fil-d'Acier emporté par le train ne pouvait déjà plus l'entendre distinctement.

Cependant il vit les mains du petit s'agiter, il lui sembla que son nom venait de revenir.

Une angoisse cruelle l'étreignit, il sentit son cœur se serrer douloureusement

Si c'était lui, Gaston ?

Mais non, non, c'était impossible; il était le jouet d'une ressemblance, d'une hallucination ?...

Maintenant, le train filait à toute vapeur, et le sergent frappé par cet incident se replongeait en son amère méditation.

Oui, en dépit de tous les obstacles, il retrouverait Gaston.

Et la noire et brûlante cavale l'emportait vers son joli pays, vers son foyer, vers les siens, sans que ses pensées l'y suivissent.

Mais revenons à Lagny.

L'enfant qui s'était approché de la barrière du chemin de fer, et qui subitement avait appelé Pierre Lorrain, était bien, en effet, Gaston de Serlay.

Enlevé par les deux hommes, à qui la fausse mendiante l'avait livré en l'entraînant dans le bois, le malheureux enfant avait été amené le soir même à la Ferté-Milon, dont la fête annuelle battait son plein.

Harassé de fatigue, exténué, mourant de faim, le pauvre petit s'était vu, à onze heures du soir, poussé ou plutôt jeté brutalement dans une roulotte de saltimbanques installés sur la grande place.

Les membres rompus par la marche forcée, l'esprit troublé par la terreur et le désespoir, il s'était laissé tomber sur le matelas qu'on lui avait montré dans un coin de la maison ambulante, et là, il s'était endormi pesamment.

Inappréciable privilège de l'enfance, de l'innocence, de la naïveté, il avait retrouvé dans ce sommeil le calme de ses jours heureux, l'adorable sourire de ses heures de quiétude.

Peut-être rêvait-il à sa mère, à son cher Pierre, au joli pays dont il connaissait les moindres buissons, et jusqu'aux pierres et aux fleurettes ?

Quand il se réveilla, le lendemain matin, la première personne qui s'offrit à ses regards apeurés fut la vieille mendiante de la veille.

Instinctivement il se cacha le visage avec un geste de frayeur, mais contre son attente il ne fut point rudoyé.

Au contraire la vieille misérable lui parla le plus doucement possible, donnant à sa physionomie, ou essayant de lui donner un air de bonté qui contrastait singulièrement avec l'éclat dur de ses prunelles sombres.

— Eh bien ! mon enfant, dit-elle, as-tu bien dormi ?

Et comme il ne répondait pas, elle reprit assouplissant sa voix :

— Oh ! je ne suis pas méchante, va ; ni moi, ni aucun de ceux qui sont ici.

— Alors pourquoi m'avez-vous emmené ! demanda-t-il avec l'indiscutable et déconcertante logique de l'enfant.

— Pourquoi ?... Mais parce que tes parents, qui sont en voyage, nous ont dit de te prendre, de t'élever, de te soigner jusqu'à leur retour.

— D'abord vous mentez, maman n'est pas en voyage, elle est à Paris.

— Elle n'y est plus, mon garçon, elle est partie très loin. Mais n'aie pas peur, tu ne seras pas malheureux avec nous si tu veux travailler et obéir.

— Je ne veux pas rester ici, moi ; je veux maman Lorrain, Pierre, je veux retourner à Vasset, je veux revoir maman Marguerite.

— Allons, petit, sois raisonnable ; ta maman Lorrain, comme tu l'appelles, ne veut plus de toi.

— Et moi je ne veux pas de vous ! s'écria Gaston dont la colère s'allumait, pendant que de grosses larmes humectaient ses paupières.

— Oh ! alors si tu n'es pas sage, répliqua brutalement la vieille, tu n'auras pas à manger, et on te donnera des coups. Ainsi, choisis !

Sur ces mots, elle sortit brusquement, laissant le pauvre gamin livré à son désespoir.

Pendant quelques jours il essaya ainsi de lutter, il chercha une occasion de s'échapper ou de se faire secourir, mais vaincu par la séquestration, les privations et les mauvais traitements, il s'assouplit et parut se résigner.

Dès lors, on lui coupa les cheveux, et on le fit commencer à travailler.

Il avait été enlevé par des saltimbanques sans aveu qui promenaient, de ville en ville, un cirque ambulante composé, en grande partie, des membres d'une même famille peu honorable, et originaire de l'Allemagne.

On les avait baptisés sur les champs de foire du surnom de Rouquin, à cause de la couleur rouge de leurs cheveux.

Outre les deux frères, et leur misérable mère, il y avait là une fille de quinze à seize ans, tout imprégnée de vices précoces, un neveu de vingt ans, jeune hercule sale et débauché, un vieux père blanchi sous le harnais des prisons et des roulettes, enfin un clown que son ivrognerie coutumière abrutissait, et qui l'empêchait de se maintenir ailleurs.

Lorsqu'ils étaient arrivés à la Ferté-Milon ils avaient encore avec eux un hercule nègre, célèbre parmi la banque, plus une petite danseuse de treize ans, Paquita, la fille adoptive de Zanzibar, le noir athlète.

Mais les mauvais traitements infligés journellement à la petite fille, l'oubli trop fréquent du paiement des appointements de l'hercule, et aussi une maladie dont fut atteinte Paquita réduisirent bientôt la troupe.

Zanzibar, incapable de supporter plus longtemps les pertes d'argent, les vexations continuelles, et les souffrances infligées à sa pupille, Zanzibar, disons-nous, prit la fuite brusquement un soir, emmenant avec lui l'unique objet de son affection de simple.

C'est pour combler le vide qu'avait produit ce double départ que les Rouquin, sans scrupules, avaient cherché un enfant à voler et avaient enlevé Gaston.

A présent, l'enfant était à peu près dressé, du moins en apparence.

Il y avait plus de six mois déjà qu'il voyageait avec ses ravisseurs et, chaque jour, rompu de fatigue, menacé de coups, les membres disloqués, il en était arrivé à souffrir en silence, gardant au fond de sa petite âme l'éternel et soutenant espoir des faibles et des purs.

Pourtant il était aussi malheureux matériellement qu'au moral, car les Rouquin faisaient de maigres recettes. Ils vivaient chichement et ne pouvaient rien s'accorder du confortable que ne dédaignent pas certains forains.

Mais avec l'insouciance et la souplesse de son jeune âge, Gaston paraissait en avoir pris assez vite son parti, et il continuait à vivre bien portant, les muscles fortifiés, d'ailleurs, par le continu exercice de la gymnastique.

Une seule chose le faisait se révolter parfois, c'était les filles terribles que lui allongait, au moindre propos, l'ainé des Rouquin ;